NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

57 N° 7 1930

Les Gréco-Catholiques en Russie Subcarpathique

Ch. BOURGEOIS

p. 566 - 584

https://www.nrt.be/fr/articles/les-greco-catholiques-en-russie-subcarpathique-3341

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les Gréco-Catholiques en Russie Subcarpathique

I. *L'obscur passé.*

C'est l'histoire d'un petit peuple, dont les origines se perdent dans d'obscures ténèbres. Les pillages sans nombre, l'état inculte qui en est résulté, un ensemble de conditions lamentables ont dispersé tous les vestiges qui pourraient nous renseigner sur ses origines.

De l'établissement de Russes au sud des Carpathes, aucune trace ne reste, aucun monument. Les plus anciens monuments slaves ne sont pas de pierre (1), ils sont de bois; et ils datent du XVIIIe siècle; ce sont *leurs églises*.

Quand vous vous adressez à un paysan, à un de ces paysans vêtus de peaux de bêtes et chaussés de laptis qu'on rencontre en wagon de 3e classe entre Sevljus et Jasina, et que vous lui demandez comment il s'appelle, à quelle nationalité il appartient, il vous dira à peu près toujours qu'il est russe. Mais comme ce vocable paraît insuffisant, si l'on a le souci de les distinguer des Russes d'au delà des Carpathes, on les appelle assez communément Roussines.

Le pays qu'ils habitent est la Russie Subcarpathique. Mais une partie notable d'entre eux habite l'orient de la Slovaquie, à peu près jusqu'à Poprad. Le territoire proprement appelé Russie Subcarpathique, qui se trouve actuellement, depuis 1919, rattaché à la Tchécoslovaquie et forme sa partie orientale, est un petit pays de montagnes, couvrant une superficie de 12.644 kilom. carrés et contenant une population de 604.745 habitants. Sur ce nombre, 372.503 sont roussines; de plus, 88.963 Roussines habitent en

(1) Sauf le château d'Uzhorod, datant de 10 siècles, qui sert de séminaire épiscopal.

Slovaquie, et 472.907 ont émigré en Amérique, où ils ont leur évêché, leurs écoles et conservent leurs usages. Ainsi le peuple roussine, en son entier, atteint presque le million.

Ils confessent la foi *gréco-catholique*, suivant leur dénomination habituelle, c'est-à-dire la foi catholique de rite oriental.

Il y a plus de mille ans, avant l'arrivée des Magyars en Hongrie en 896, le territoire était habité par des peuplades slaves, vraisemblablement chrétiennes. Ils s'y étendaient à l'ouest, dans la Slovaquie, à peu près jusqu'à Poprad ; c'est jusqu'à cette limite qu'on les retrouve encore maintenant.

Avant la guerre mondiale, comme ils faisaient partie de la Hongrie, on les connaissait à peine. Les Hongrois qui, jusqu'à la moitié du XIXe siècle, les avaient laissés s'appeler « orosz », c'est-à-dire russes, se mirent à les gratifier du nom de « ruthènes », puis, dans les textes officiels, ou bien « Magyars de langue russe », ou tout simplement « Magyars gréco-catholiques ». Cependant, en général, ils sont restés très distincts des peuples leurs voisins, soit des Magyars, soit même des Slovaques.

A quoi tient cette conservation de leur nationalité ? Est-ce à leur langue ? Est-ce à leur rite religieux ? Surtout, et, on peut même dire uniquement, à leur *rite religieux*.

Devenus chrétiens sous l'influence des saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, et ayant participé, plus ou moins consciemment, aux fluctuations d'influences qui, après la date fatidique de 1053, amenèrent le schisme dans des peuples où les saints Frères n'avaient voulu introduire qu'un rite distinct, ils reçurent le christianisme dans le *rite oriental* sous sa forme *slave*.

Ce rite fut la cellule initiale autour de laquelle se forma leur nationalité. Il fut en particulier le point de départ de leur langage, qui porte encore aujourd'hui, plus que beaucoup d'autres langues slaves, l'empreinte du slavon d'église, la langue du rite.

La langue, seule expression de la nationalité pour un peuple qui n'eut ni gouvernement, ni frontières, ni indépendance ; sur qui se livrèrent des assauts répétés, tantôt pour l'abolir ou la déformer,

tantôt pour la dépouiller de son écriture caractéristique, l'écriture cyrillique, mais qui résista à tous les efforts parce qu'elle était soutenue par le rite, et que rien ne put détruire ce dernier.

Étudier l'histoire nationale de ce peuple, c'est faire l'étude de son langage; étudier son langage, parcourir l'histoire de ses vicissitudes, assister à la lutte pour sa conservation malgré les influences hostiles, c'est assister à la lutte pour l'Église gréco-catholique, centrée autour du rite oriental. Chercher pourquoi ce peuple existe encore, c'est chercher comment sa langue a pu durer jusqu'à nos jours; et si l'on veut expliquer pourquoi elle a duré, on pourra chercher longtemps,... on ne trouvera pas d'autre cause que le rite religieux.

Les Roussines auraient pu pourvoir à la vie de leur langue par le contact avec la langue russe de Russie, qui leur était si proche, en recherchant l'influence de ce pays, en demandant son patronage, tant littéraire que politique ou religieux. Mais cette recherche leur était interdite, de par l'État auquel ils appartenaient, Hongrie, Autriche, puis Autriche-Hongrie, qui empêchèrent toute communication avec la Russie, jusqu'à la dernière guerre, où plusieurs des prêtres roussines furent emprisonnés comme « Moscophiles » (1); de par leur religion même, pour laquelle les intrusions russes étaient intolérables, car on savait bien que la Russie, prenant un peu d'influence chez eux, n'aurait cherché qu'une chose : les éloigner de Rome et du catholicisme.

De là résulta une contradiction, qui explique tout le tragique de cette histoire. Pour garder la nationalité, la langue, c'est contre les maîtres magyars ou autrichiens qu'on eut à se défendre, même contre des représentants de l'Église catholique latine, les évêques de Jager par exemple, qui sous prétexte de catholicisme, voulaient latiniser. Cette lutte fut menée surtout par le peuple et ses porte-voix. Mais garder l'esprit catholique, préserver le peuple

(1) Par une singulière ironie, qui en dit long sur la situation difficile de ce clergé, ces mêmes prêtres, après la guerre, ont été victimes des plus mauvais traitements, de la part des paysans schismatiques, comme *magyarophiles!*

contre toute influence schismatique, ce fut surtout le rôle des évêques et des moines, et cette tendance allait à rechercher les influences latines qui méconnaissaient, amoindrissaient le rite.

De là deux tendances parallèles : l'une du peuple, effort national de poussée vers l'Orient; l'autre du haut clergé, effort religieux de jonction avec l'Occident. Deux tendances, liées en fait et poursuivant le même but, mais qui ne pouvaient jamais se rencontrer parfaitement et sous lesquelles subsistaient souvent de profonds malentendus.

Car où portaient le rite et le nationalisme? Ils venaient d'Orient, ils portaient à l'Orient. Mais l'Orient était schismatique, on en était séparé par une frontière religieuse, quoique la forme de prière, la plupart des usages nationaux en vinssent. Il fallait prendre de lui tout ce qu'on pouvait, et pourtant repousser ce qui était schismatique. Départ difficile...

Voulait-on renforcer l'amour du rite, question vitale pour l'existence nationale, on tombait sous l'influence schismatique. Voulait-on renforcer l'union, on tombait sous les influences latines, occidendales, et l'on risquait de renoncer au rite, de le changer, on perdait son esprit, et, du même coup, on compromettait la nationalité; il y avait danger pour l'existence même du peuple.

Naviguer entre ces deux écueils fut le problème constant qui se posa devant les efforts des Roussines.

Les premiers documents que l'on possède de la littérature subcarpathique sont des documents rédigés en slavon d'église. L'un, confirmant la donation du monastère de Hrusevo, et datant de 1404, un autre, conservé au monastère de Mukacevo-Rosvigovo, datant de 1458, et qui établit la fondation de Mukacevo, en 1360, donation du monastère par le prince Théodore Koriatovic. Un autre, l'évangile commenté de Skotarska, de 1588. Toute l'activité littéraire, en ces heureux temps, consistait à copier des livres d'église...; toute la science à savoir les lire.

Les premières écoles, uniquement d'église, existaient déjà; mais quelle misère : pas de livres pour apprendre! On enseignait

sans livres, réunis, maître et élèves, dans une cabane un peu moins étroite que les autres; cet enseignement ne pouvait en aucune manière fixer un langage; aussi le langage dialectal populaire se laissa-t-il imprégner de plus en plus de mots, de locutions des livres sacrés qu'on commentait uniquement.

J'ai sous les yeux une dogmatique, écrite (en manuscrit) en 1598, en caractères slavons, et où nombre de mots du vieux slave sont déformés et influencés par le parler populaire : slavon et parler populaire réagirent l'un sur l'autre; après influence du slavon sur le parler populaire, réaction de ce dernier sur le slavon écrit.

De plus, on recevait des prêtres de Galicie, de Moldavie, de l'Ardeal ou Siedmogrod (territoire que nous appelons aujourd'hui la Transylvanie), apport nécessaire, vu la disette de prêtres, mais qui ne contribuait pas à unifier le langage. Plus tard, quand parurent les imprimeries nouvelles, on fit venir des livres de Krakov, de Moldavie, de Lvov,... jusqu'à ce que la Russie subcarpathique possédât sa première imprimerie. C'est au monastère de Hrusevo, près de Teresva, qu'il est fait pour la première fois mention d'une imprimerie existante; nous savons que des presses de ce monastère sortirent, vers 1690, sous les ordres et la direction du prince d'Ardeal, Georges Rakotsi, l'évangile roumain, le Molitvoslov, et le Bukvar (abécédaire) pour les enfants, le premier édité pour les écoles de Subcarpathie; il faudra attendre jusqu'à la moitié du XIXe siècle pour en voir éditer un second. Ce Bukvar devait pourvoir à la première éducation du peuple roussine pendant près de deux siècles. Il répandit l'amour de l'alphabet cyrillique; il en resta dans l'âme du peuple un caractère indélébile.

Par là s'explique en partie le conservatisme farouche de ce petit peuple qui, jusqu'à nos jours, a montré un attachement si tenace aux anciens usages, à l'ancien calendrier, à ses caractères cyrilliques, et qui continue à regarder avec méfiance ce qui est imprimé en caractères russes vulgaires, même dans sa propre langue. On peut dire qu'il a toujours eu un vrai culte pour cette écriture

aux caractères sacrés, qu'il apprenait d'abord à vénérer dans les livres liturgiques, contenant la parole de Dieu et les règles traditionnelles de sa foi.

II. *Les premiers évêques et l'Union d'Ungvar (actuellement Uzhorod).*

Nous avons dit que les Roussines avaient vraisemblablement reçu la foi des saints Frères Cyrille et Méthode, par l'entremise des Moraves.

Le premier monument religieux certain fut le monastère de Mukacevo-Rosvigovo, fondé en 1360, par le prince Théodore Koriatovic. Ce prince, venu de Volhynie, fut le premier roi des Roussines ; mais, comme il mourut sans enfants, il en fut aussi malheureusement le dernier. Cette circonstance valut aux pauvres Roussines une longue sujétion qui dure encore.

L'évêque Jean.

Le premier évêque dont il soit fait mention d'une manière certaine, est l'évêque Jean. († 1498). Était-il schismatique? Et les Roussines, à cette époque, étaient-ils du côté de Rome ou de Byzance? Pour ce qui est des tout premiers temps, on peut porter sur eux le même jugement que sur la Russie occidentale, qui, ayant reçu avec saint Vladimir la foi chrétienne une et pure, la conserva certainement plus tard que Byzance, probablement jusqu'au début du XIIe siècle; quoiqu'il soit bien difficile — en ces temps où les peuples étaient très peu civilisés, et pouvaient à peine se rendre compte de la gravité de ce qui s'était passé entre Byzance et Rome en 1053 — de définir les régions où il y avait schisme et celles où il n'existait pas encore. Ils furent donc catholiques, tant que l'influence schismatique de Byzance ne provoqua pas ouvertement une rupture consciente avec l'Occident.

Leurs évêques étaient alors ordonnés en Galicie ou en Moldavie. Leur foi devait être celle de leurs évêques consécrateurs, qui, à

leur tour, ne reçurent que lentement le schisme apporté par les moines grecs parcourant en prédicateurs ces pays.

Vasili Tarasovic (1634-1648).

L'union de Brest-Litovsk avait déjà porté ses fruits en Pologne, et les échos s'en répandaient en Carpathorussie, mais il fallait un homme énergique pour vaincre les difficultés qui se présentaient de toutes parts. Cet homme fut Tarasovic. Russe de naissance, éduqué à Kiev, il fut consacré évêque à Iassy en Moldavie. Il vint en Russie subcarpathique avec le but bien décidé d'y introduire l'union; mais il devait d'abord faire une confession publique de foi catholique. Le 13 décembre 1640, il avait à se rendre à Iasov(1) pour cette déclaration et chercha à le faire en secret, car il craignait le châtelain de Mukacevo, Balling, ennemi déclaré de l'union. Mais l'un des moines attachés à la cour de Balling, ayant su l'intention de Tarasovic, fit envahir l'église par les soldats de Balling, alors que l'évêque célébrait les saints mystères, fit jeter celui-ci dans la rue, et l'enferma dans le château. Tarasovic patienta deux ans en prison et n'en fut délivré que par l'intervention du pape. Aussitôt il se dirigea vers Vienne, et là, devant le primat Lippay, fit sa profession de foi et promit de ramener tous les Roussines à l'union.

Le roi Ferdinand prit en mains la cause de Tarasovic, lui donna une demeure et un bénéfice à Veliki-Kallova, et décida que tous les Roussines se trouvant sur les territoires royaux eussent à se soumettre à la juridiction de Tarasovic. Mais les Roussines qui dépendaient du Prince de Transylvanie, se trouvant sous l'influence du monastère de Mukacevo, échappèrent à l'ordre du roi, et Balling leur donna un évêque schismatique, Ivan Iuskov. Ainsi l'éparchie de Mukacevo était scindée en deux parties; à l'est la population restait séparée de Rome; tandis qu'à l'ouest, elle se trouvait sous la juridiction d'un évêque gréco-catholique; ce qui ne signifiait pas encore la pleine union avec Rome.

(1) Iasov, près de Kosice.

Craignant que sa qualité d'étranger ne disposât pas le peuple en sa faveur, Tarasovic fit appel à deux moines de Mukacevo, Pierre Parten et Gabriel Kossovic, qui avaient quitté le monastère à l'arrivée de l'évêque schismatique Iusko. Ils parcoururent toute la province d'Uzhorod, et ils purent réunir soixante-trois prêtres décidés à accepter l'union. Le 23 avril 1646, dans la chapelle du château d'Uzhorod, Parten leur tint un discours sur l'unité de l'Église, et ces prêtres firent leur profession de foi entre les mains de l'évêque latin de Jager, Georg Jakuchic.

L'union fut prononcée aux conditions suivantes: 1) conservation du rite oriental; 2) élection libre de l'évêque; 3) privilèges pour les prêtres, semblables à ceux dont jouit le clergé latin. Parten et Kossovic continuèrent leur propagande, et, en peu de temps, purent amener à l'union trois-cent soixante-dix prêtres. L'acte solennel d'union fut confirmé par le primat catholique latin Lippai, le 14 mai 1648.

Malheureusement des difficultés de nature diverse empêchèrent de se réaliser immédiatement les espoirs conçus. Une partie du clergé, celui de Marmaros, n'avait pas souscrit à l'union d'Ungvar. Ils nommèrent un évêque séparé, en face de celui de Mukacevo, devenu uniate. Or c'était précisément en Marmaros que se trouvait le monastère de Hrusevo. Ce monastère, d'où sortit le premier bukvar était le foyer intellectuel du pays. Qui lui avait fourni les fonds, acheté les presses, qui avait rendu les moines un peu plus entreprenants et travailleurs? C'était le prince G. Rakotsi. C'était de lui, comme prince de Transylvanie, que dépendait la Russie subcarpathique. Étant calviniste, il fut trop content d'encourager les réfractaires, qui ne voulaient pas du mouvement vers Rome, et aida de tout son pouvoir ce Marmaros resté schismatique; si bien que les fidèles non unis de Marmaros reçurent plus vite leurs manuels que les Uniates.

Ceux-ci n'avaient-ils donc pas de protecteurs? La grande Église qui leur ouvrait les bras n'avait-elle pas les moyens de les fournir immédiatement de livres, manuels etc. ? De fait, on

s'attendait à ce qu'elle le fît largement. Mais ces livres russes, à caractères cyrilliques, le monde latin d'alors les ignorait. De plus, les évêques catholiques dont dépendaient, dès la proclamation de l'union, les prêtres uniates, bien loin de les aider à réformer et à assurer le progrès de leur diocèse, les tinrent immédiatement en défiance. Ils exigèrent que l'évêché de Mukacevo fût réduit à l'état de simple vicariat apostolique ; en outre, tous les prêtres gréco-catholiques étaient soumis à la surveillance des « plebans » latins. Les choses allèrent à ce point que l'évêque de Mukacevo, devenu évêque in partibus, faute de moyens, dut fermer l'école de théologie qu'il avait ouverte près de la résidence épiscopale. Les Uniates ne voulaient pas recevoir les livres sortant des presses de Hrusevo ; soit en Marmaros, soit en Zemplin, on brûlait les livres qui venaient de l'adversaire ; cela n'avait pas pour conséquence d'améliorer l'instruction et le progrès..., et cette situation lamentable allait durer jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ! Aussi l'évêché de Jager (lieu de résidence des évêques latins dont la Subcarpathie dépendait) restera-t-il pour les Roussines en sinistre mémoire.

Après la mort de Parten, ce fut une ère de troubles dans l'éparchie de Mukacevo. L'union n'était pas encore assez sérieusement établie, et surtout, on ne savait pas qui avait le droit de nommer les évêques. En 1667, le roi nomma un certain Joseph Volosinovsky ; mais un évêque schismatique de Lvov l'ayant consacré, le pape le suspendit ; cependant cet évêque suspendu se mit à travailler si bien pour l'union, que Rome se décida à le reconnaître. Par représailles, le prince de Transylvanie lui défendit l'entrée du monastère ; Volosinovsky s'enfuit dans la Verchovina, et, à partir de 1676, on perd toute trace de lui.

Chacun, dès lors, le roi, le prince et le pape, nomme son évêque : à un moment, il y en eut jusqu'à cinq en même temps. Cette situation dura jusqu'à la nomination de l'évêque grec de Camellis, qui se fit en 1690.

L'évêque de Camellis (1690).

Il y avait alors dans l'éparchie 420 paroisses et 300.000 fidèles. C'est à peu près le nombre des paroisses d'aujourd'hui dans la seule éparchie de Mukacevo, diminuée, au début du siècle dernier, de toute la partie occidentale, qui passa à l'éparchie d'Eperjes, (aujourd'hui Presov). De Camellis se proposa tout spécialement d'affermir l'union, d'élever le niveau matériel et moral du clergé, et de garantir les revenus de l'évêché afin de rendre l'évêque indépendant du clergé latin. Cette dernière œuvre, assez délicate, va être le principe d'une longue lutte, principalement contre les évêques latins de Jager, qui ne se terminera qu'en 1771.

Il prit donc une série de mesures législatives ; les unes aussi utiles qu'importantes, ordonnant aux prêtres de bien célébrer, de prêcher, de jeûner exactement, leur défendant de se remarier, après l'ordination sacerdotale, sous peine de suspense et d'une forte pénitence imposée au village; les autres un peu empreintes de latinisme, comme de se couper les cheveux et la barbe. En ce temps, la pratique des sacrements devait être assez fréquente, puisqu'il ordonne aux prêtres de rappeler aux fidèles qu'ils doivent s'approcher des Saints Mystères, au moins quatre fois par an ; de plus, les fidèles doivent orner leurs maisons de saintes icones. C'est lui encore qui fonda des bourses pour ses futurs prêtres dans les séminaires de Trnava et de Jager, entretenant dans le premier trois séminaristes, et six dans le second.

Enfin il tâcha de mener à bien la question de l'affranchissement des prêtres, qui restaient encore soumis au servage. Il fut aidé dans cette tâche par l'empereur Léopold ; mais tous ses efforts furent contrecarrés par les seigneurs locaux, tout spécialement celui de Mukacevo, qui avaient intérêt à maintenir les prêtres en servitude. Aussi ne vit-il pas leur affranchissement complet, qui n'eut lieu qu'en 1720, sous l'évêque Bizantii.

Bizantii (1716-1733).

Une fois résolue une crise de 10 années, durant laquelle plusieurs candidats se donnèrent comme évêques de Mukacevo, Bizantii monte sur le trône épiscopal, mais dans des conditions bien défavorables. Il est d'abord obligé de prendre comme vicaire général un de ses compétiteurs, Godermarsky ; il doit partager avec lui par moitié les revenus épiscopaux, et par là dépendait de lui aussi bien sous le rapport matériel que pour l'administration du diocèse : en outre, il a dû promettre sous serment qu'il serait soumis, ainsi que son clergé, à l'évêque latin de Jager, si bien qu'il n'est plus de fait que son vicaire pour les catholiques du rite oriental.

Cependant, il avait besoin d'une grande autorité pour remettre de l'ordre dans son diocèse ; le niveau du clergé était très bas : il n'y avait pas de séminaire ; l'évêque devait ordonner des prêtres qui n'avaient presque aucune éducation théologique. Au point de vue de la discipline ecclésiastique, la situation n'était pas moins déplorable ; beaucoup de prêtres se remariaient, même après leur ordination ; aussi l'évêque de Jager, jugeant la situation intolérable, intervint en enlevant à Bizantii le droit d'ordonner des prêtres ; dorénavant, il ne pourrait ordonner aucun prêtre sans sa permission. C'est en vain que Bizantii se retourne vers Rome ; Erdevdii, l'évêque de Jager, l'y avait précédé et avait persuadé Rome que Bizantii était incapable de rétablir l'ordre dans son éparchie. Bizantii reçut l'ordre sévère d'obéir ponctuellement aux prescriptions de l'évêque de Jager, et de n'ordonner personne sans l'autorisation de ce dernier ; il devait en outre se garder de consacrer de nouvelles églises. L'éparchie se trouvait complètement réduite sous l'obédience de l'évêque de Jager ; situation qui devait se perpétuer durant l'administration des trois évêques suivants.

Dans des circonstances si difficiles, Bizantii s'occupa cependant activement de relever la situation du clergé ; il obtint que l'on distribuât aux prêtres une partie des terres confisquées à Rakotsi ; hélas ! on choisit justement celles qui étaient presque infertiles.

L'évêque Olsavsky.

Mais malgré ses désirs, le courageux évêque ne put mener de front la lutte pour l'extension et l'approfondissement de la culture russe. On pouvait espérer au milieu du XVIIIe siècle, que l'unification du langage se ferait autour du slavon, déjà suffisamment pratiqué. Mais ce n'est pas ce qui advint. Jusqu'en 1750, peu de prêtres uniates savaient le latin; sous l'évêque Manuel Olsavsky, leur nombre augmenta insensiblement. Celui-ci ayant fondé, en 1744, une école de théologie à Mukacevo, les professeurs voulurent créer, ce qui manquait le plus, un langage littéraire russe local. On pourrait ainsi imprimer des livres, communs à toute la Carpathorussie, que le peuple comprendrait aisément. Cet essai parut-il trop hardi, ou bien ne fut-il pas heureux, étant donné l'étrange mixture qui régnait déjà entre le slavon et les dialectes locaux? Toujours est-il que nous voyons, vers les dernières années d'Olsavsky, le latin peu à peu remplacer le russe, non seulement dans les écoles mais encore dans la conversation.

La vogue était alors au latin dans les milieux ecclésiastiques aussi bien que dans les milieux civils; dans la Diète même, pour les affaires publiques de Hongrie, on s'exprimait en latin; et lorsqu'un député de la Chambre hongroise, au milieu du XIXe siècle, voudra s'exprimer en langue populaire, en magyar, il sera taxé de révolutionnaire et de rustaud.

Il existait deux centres d'instruction pour le clergé roussine : Trnava en Slovaquie et Jager en Hongrie magyare, tous deux en pays latin et au milieu du clergé latin. Autant les prêtres uniates détestaient Jager, la ville où on les soupçonnait et tâchait de les dénationaliser, autant, à Trnava, loin de leur petite patrie, ils se retrempaient dans l'esprit slave et préparaient de loin la délivrance.

Olsavsky mourut en 1767. Les efforts de ses prêtres sous son heureux gouvernement, ne devaient pas rester stériles. Comme les évêques latins visaient de plus en plus à diminuer le droit des

évêques russes, la situation se tendit tellement que le clergé lui-même, ce pauvre clergé soumis si longtemps au servage, se mit à protester et se plaignit au Saint-Siège.

Encore une fois les évêques de Jager prétextèrent le grand désordre de l'éparchie et réussirent à incliner le Saint-Siège de leur côté. Mais ce fut la dernière fois. Les Uniates, exaspérés, décidèrent d'en finir.

Olsavsky et le clergé, déterminés à la lutte jusqu'au bout, se mirent à envoyer sans répit au Saint-Siège réclamations et demandes; le mécontentement gagna le peuple; on pouvait craindre que ce malaise continu ne fît prendre l'union en dégoût et ne poussât les fidèles à retourner au schisme, où du moins ils auraient la paix.

Le grand acteur qui fit pencher définitivement la balance en faveur des Gréco-Catholiques fut l'impératrice Marie-Thérèse; elle comprit qu'il fallait délivrer l'éparchie de Mukacevo des intrusions de Jager et la rendre indépendante; l'éparchie la proclame sa grande bienfaitrice, et lui a voué un culte de profonde reconnaissance.

L'œuvre de libération commencée sous Olsavsky n'aboutit que sous son successeur, Ivan Bradac, à peine âgé de 35 ans; mais Marie-Thérèse l'avait discerné et fait nommer à la mort d'Olsavsky (1768). Les négociations, entamées d'abord sous Clément XIII, n'aboutirent pas. Sur le conseil de Marie-Thérèse de s'entendre directement avec l'évêque de Jager, Esztergazii, Bradac se rendit alors à Jager, mais y fut reçu avec tant d'injures, qu'il se vit obligé de remettre l'affaire entre les mains de l'impératrice. Celle-ci en appela au nouveau pape, Clément XIV, qui, le 19 septembre 1771, approuva canoniquement l'érection de l'éparchie de Mukacevo en diocèse indépendant, avec Bradac comme évêque. Celui-ci ne jouit pas longtemps de son œuvre : il mourut, après une courte maladie, le 5 juillet 1772, à l'âge de 38 ans. C'est sous son successeur que l'éparchie s'établit à Uzhorod et, suffisamment dotée, put enfin vivre de ses propres ressources.

III. *La lutte pour la culture russe.*

En 1772, André Bacinsky fut élu par le clergé évêque de Mukacevo, élection qui fut confirmée par la reine et le pape. Marie-Thérèse, continuant son rôle de protectrice, dota le séminaire du château d'Uzhorod, où l'évêque s'établit en 1777, tandis que le chapitre se logeait dans la rue qui conduit du château, sommet et citadelle de la ville, au centre de la ville même; enfin elle donna à l'évêque l'ancienne église et résidence des jésuites, supprimés quelques années auparavant; l'évêque y fixa sa résidence le 15 octobre 1780, et fit de l'église des jésuites, adaptée par lui au style oriental, sa cathédrale.

Notre petit peuple parvint ainsi à la veille de la révolution de 1848, qui donna aux peuples de l'Autriche-Hongrie un commencement de libération. Lui seul luttait encore pour avoir un langage et serait sans doute resté longtemps impuissant, si, à ce moment même, n'était apparu celui qui devait être l'« éveilleur » de la Russie subcarpathique, *Alexandre Duchnovic.*

C'était un chanoine du diosèce de Presov, né à Topol, en Slovaquie, en 1803. Il débuta en 1847 en publiant son *Bukvar* pour les écoles élémentaires. L'idée dominante de sa vie fut de donner à son peuple une langue littéraire dans laquelle il pût communiquer avec la civilisation du plus grand des peuples slaves, la Russie. Son activité fut prodigieuse. Ses premiers almanachs, publiés à Mukacevo ou à Vienne, parurent en 1851-1852. Un mélodrame pour le peuple *Vertu passe richesse* fut d'abord joué, dans les écoles, par les élèves; vinrent ensuite des livres de pédagogie pour les maîtres; pour les fidèles, un livre de prières, le *Pain de l'âme,* qui a encore une vogue extraordinaire. Bientôt, après les premières difficultés du début, les éditions se succèdent, de beaux livres paraissent, luxe tout nouveau pour le peuple des Carpathes. Le *Livre pour les commençants* est édité quatre fois en quelques années. « Voilà nos pauvres Russes, écrit-il, relevés spirituellement; j'ai peiné jour et nuit, je me suis battu avec les

difficultés, et j'ai réussi à fonder une société littéraire qui édite nombre de livres russes ». En 1857, le *Pain de l'âme* voit sa troisième édition avec 3.000 exemplaires.

Alors, sur la route de Kosice à Jasina, couraient les chariots pleins de livres apportant la lumière, la joie de la parole nationale reconquise, *l'Azbuka*. Comme ils couraient sur la petite route poudreuse ! Combien on guettait leur passage ! Chacun prenait son paquet à la volée, en route, avant la distribution générale et s'en allait bien vite le lire, l'apprendre en son lointain village, là-bas, sur la montagne. Alors, à la « chija » dans les écoles, le soir, ou après les Vêpres, on chantait le « Daï nam Boje dobrij cas ». Et lorsque, soixante-dix ans plus tard, on célébrera, dans la terre russe enfin libre, la mémoire de Duchnovic, c'est avec délire qu'on se répandra en discours de langue russe : « En la fête de Duchnovic, nous n'avons pas peur d'être russes, il ne nous sied pas de nous parer de plumes d'autruche ». Et un orateur de la Tisza : « Vous nous avez donné un maître, qui apprend à nos enfants ce que nous avons oublié, la langue de notre mère, la Russie ». Il réussit à fonder un langage, très proche du vieux slavon, si sympathique au simple peuple, et en même temps assez modernisé pour être compris de tout Russe cultivé.

Mais, dans son œuvre de construction, Duchnovic trouva un ennemi invétéré : l'« intellegenza » roussine elle-même : pour ces Roussines cultivés, le vrai parler intelligent était le magyar. Le russe, la langue des moujiks, était une langue de cuisine. Il faut lire à ce propos les vers de Popradov (1850-1899), poète roussine : « Même les loups, les ours sont fiers de leur mère ; et nous, nous abandonnons la culture natale, et nous ne nous souvenons plus de la langue qui nous a nourrris, et nous singeons la culture et les préférences d'autrui... »

Combien ce mépris s'est profondément inscrit, d'une manière irritante, au cœur du peuple, il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à être témoin de la satisfaction avec laquelle ces mêmes Roussines, qui, pendant la guerre, parcoururent la Russie, s'écrient :

« La Russie, heureux pays, où les « pans » (seigneurs) parlent la même langue que le peuple ... »

Ce dépit se traduisait dans tous les faits de la vie ordinaire, et on assistait d'une manière continue à la lente extinction d'un peuple. A mesure que quelque paysan s'élevait, un peu plus instruit que les autres, s'affinait, devenait cultivé, il passait à la culture magyare, parce que celle-ci paraissait l'unique culture. Alors, comme dans toute l'histoire du peuple carpathique, un seul refuge restait, le rite. Aussi c'est dans ce sens que Fenzik porta tous ses efforts. Garder le rite en son intégrité, empêcher toute déformation, vivre son esprit, c'était pour lui le seul moyen de garder le peuple roussine fidèle en même temps à son Dieu et à son pays.

Mais là même, sous prétexte d'union à l'Église romaine, ou pour plaire aux maîtres latins, on latinisait à tort et à travers, introduisant sans discrétion des dévotions latines, qui ne faisaient pas corps avec l'esprit du rite oriental, et, par ces différences, amenaient peu à peu l'incompréhension, puis le dégoût, le mépris du culte des ancêtres. On voit, à maints endroits, Fenzik se plaindre de ces plagiats : « Pourquoi prendre des dévotions latines, alors que nous avons l'équivalent dans notre rite ; mais parce que nous le négligeons, nous ne savons plus l'utiliser. C'est à peine si nous célébrons encore la moitié de Matines, et, dans la liturgie, beaucoup de passages, au lieu d'être prononcés à voix haute sont à peine murmurés. Mais pourquoi quelques prêtres font-ils ces changements ? Uniquement par désir de plaire aux maîtres civils et à ceux qui font bon marché des choses saintes. D'autres agissent ainsi par légèreté, ne comprenant rien à l'esprit de leur propre rite ; ils ne peuvent ainsi juger de sa valeur. D'autres veulent aller au plus vite ; ceux-là, le zèle de la maison de Dieu ne les brûle pas. Nous devons garder notre trésor, notre rite oriental, notre beau rite, et le garder en son entier ».

Concurremment avec des écrivains comme Fenzik, il est une institution qui conserva vaillamment ce dépôt du trésor national. Ce furent les écoles ecclésiastiques de village. A côté des écoles

d'État qui poursuivaient la magyarisation, elles gardèrent intact l'amour du rite et de la langue russe; les instituteurs, formés à Uzhorod, à l'école normale ecclésiastique, dirigée par l'évêque gréco-catholique, étaient en même temps « diaks » ou chantres d'église. Là le peuple trouvait l'aliment de sa culture, l'emploi de la langue russe allant de pair avec l'enseignement du rite d'église, deux choses qui lui parurent toujours inséparables; là se retrempaient les énergies des jeunes générations; là s'inculquaient l'amour de l'Église en même temps que la nationalité roussine. Si ce peuple n'a pas totalement perdu sa nationalité pendant la période de magyarisation, il le doit au rite par l'intermédiaire des écoles ecclésiastiques.

Avec les maîtres d'école, les prêtres restèrent les défenseurs de la langue russe et empêchèrent la dénationalisation. L'immense majorité du clergé, 90 %, s'opposa violemment à l'idée « ruthène » (1). Mais, en dehors de leur action, la propagande magyare gagnait du terrain. Le peuple restait inerte, comme enseveli dans un vrai sommeil léthargique; les écrivains, depuis 1870, cessaient d'écrire, et, dans les documents officiels, on appelait les Carpathiques « magyars gréco-catholiques »; le mot même de russe avait disparu.

En 1890, par décret, on décida que le catéchisme, dans les quatre premières classes de gymnase, serait enseigné en magyar. Dans les autres, on pourrait le faire en russe, mais seulement pour ceux qui étaient candidats à la prêtrise. Le Listok protesta, et y gagna un procès. On distribua gratuitement un journal russe, le Nediela, pour ruiner l'œuvre de Fenzik. Et Fenzik vivait, relégué dans un village de haute montagne, sans aucune ressource.

L'évêque Firzak (1891-1912) le soutint toujours contre ses ennemis, contre le gouvernement, éditant des livres de prières pour les Russes, mais écrits en caractères magyars, jusqu'à ce que,

(1) « Ruthène » est un nom latin donné aux Russes occidentaux par des étrangers, mais qu'eux-mêmes ne veulent pas reconnaître.

pendant la guerre, vint le dernier coup, par la suppression des lettres cyrilliennes, les Kirilki, et l'unification des calendriers. Contre toutes les mesures dont il fut témoin, alors que « le magyarisme avait enduit tous les rochers des Carpathes », Fenzik se dressa seul, pauvre petit curé de campagne, continua l'édition de la « petite feuille », qui volait de village en village, apportant un peu de confiance dans les cœurs découragés.

Conclusion

Entre les suspicions toujours inquiètes des Latins, et les attaques sans cesse renouvelées des schismatiques, les Uniates se trouvaient sans terrain fixe, sans tradition bien à eux ; voulaient-ils remonter à leurs traditions orientales, on les accusait de tendance au schisme ; voulaient-ils au contraire prendre les traditions de l'Église romaine, ils en prenaient trop, si j'ose dire, car ils perdaient contact avec l'esprit de leur rite, le dénaturaient sans même s'en apercevoir, et risquaient d'en faire un corps sans âme : le rite a ses traditions, son esprit ; comment pouvaient-ils goûter l'un et l'autre alors qu'on ne leur enseignait au séminaire que les traditions latines, que toutes les classes se faisaient en latin, que tous les auteurs de théologie étaient des latins, alors que le fait de couper décidément toute relation avec les traditions orientales dites schismatiques, était un élément de loyalisme exigé par les évêques, qui avaient pris à charge de les surveiller, et par eux-mêmes lorsque, dans leur conscience, ils voulaient être francs avec la nouvelle religion à laquelle ils s'étaient convertis. Il aurait fallu distinguer entre « oriental » et « schismatique » : le premier terme disant des éléments valables pour le plus rigoureux catholicisme, et le second, des erreurs qu'il fallait rejeter.

Malgré les malentendus, les tristesses mêmes de cette histoire, il s'en dégage un enseignement d'une très haute signification.

L'idée qui a présidé aux efforts de tous les promoteurs de l'union depuis Tarasovic jusqu'à Duchnovic et Fenzik, c'est

qu'on peut être russe e même temps que catholique, et que le plus profond attachement à la culture russe, maintenu vivace malgré les persécutions de tout genre, ne peut porter aucune atteinte à la foi catholique ; mais à une condition, que nous trouvons exposée en presque toutes ces pages, c'est que le rite oriental reste inchangé et garde toujours son caractère slave qui le met en contact avec les aspirations populaires les plus profondes (1).

Aujourd'hui, beaucoup de membres éclairés (2) du clergé de Russie subcarpathique font de grands efforts pour retrouver les traditions russes et leur donner toute leur valeur dans les conditions présentes. Ces tendances, venant de Gréco-Catholiques, sincèrement attachés au Saint-Siège, méritent sympathie et respect. Attirer sur elles l'attention des catholiques de l'étranger fut tout l'objet de ces pages.

Neresnice (Tchécoslovaquie) CH. BOURGEOIS, S. I.

(1) Qu'on me permette de citer à ce propos ces lignes de E. Fenzik : « L'amour de sa nationalité, notre peuple le doit uniquement à son rite gréco-slave. Ce que chacun de nous a appris sur les genoux de sa mère, on le lui répète à l'école, ce sont les mêmes mots qu'il entend à l'église. La mère, l'école et l'église s'harmonisent complètement et laissent dans le cœur de l'enfant une seule et même impression. Dans les misérables conditions où a vécu et vit notre peuple, il serait complètement inculte, s'il n'avait pas appartenu au rite oriental. Et comme nous n'avons pas eu d'autre moyen d'instruction, que nous puissions appeler nôtre, il ressort que notre rite, le christianisme qu'il représente, forme toute notre culture. Nos écoles, notre art, notre littérature, nos théâtres, tout notre progrès est centralisé autour de notre Église, protectrice de notre rite gréco-slave ». Eug. FENZIK, Listok, nov. 1888.

(2) Leur représentant le plus qualifié est le distingué Archidiacre de Sevljus, M. Eumène Szabo, linguiste éminent, auteur d'une grammaire russe à l'usage des Carpathorusses.